

Album

De la même autrice

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Seasonal Affective Disorder / Trouble affectif saisonnier, 2017

Nous n'avons pas vu la nuit tomber, 2020

Adeno Nuitome, 2021

Chez d'autres éditeurs

Love-in, in *Le Bruit du monde* #03, 2015

Intérieur Nuit / Extérieur Kate, Hyde Éditions, 2021

Lola Molina

Album

Spoken word

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

Les lisières évoquent à la fois la frontière et la limite. La collection « Lisières » vise à proposer des textes ouverts, aux lisières de plusieurs territoires littéraires. Il s'agit de passer les frontières des genres (théâtraux, poétiques, romanesques, narratifs...) pour explorer des continents dont on pressent l'existence au-delà de ces lisières. Nos choix, collectifs, s'adressent à toutes sortes de voyageur·ses qui oseront sillonner avec les auteurs et les autrices des contrées nouvelles depuis le camp de base du théâtre.

© 2024, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil

ISBN : 978-2-84260-938-2 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : CC0

Selon les articles L 122-4, L 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'*Album*, l'autorisation de l'autrice est nécessaire. Une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

À Laurent Sauvage

*«Do not go gentle into that good night,
Old age should burn and rave at close of day;
Rage, rage against the dying of the light.»*

Dylan Thomas

01. My name

Vocals, guitar, bass, drums – 10'45''

02. La femme dans la forêt

Vocals, guitar, bass, tabla – 3'31''

03. La femme qui veut se battre et l'homme qui se maquille

Piano, guitar, bass guitar, drum group – 6'07''

04. Petites lumières, petites lumières

Vocals, guitar, bass, drums, keyboard – 2'36''

05. Brille, brûle

Vocals, piano, synthesizer, backing vocals, loops, flute, violin, piano, drums, bass, percussion, guitar – 7'04''

06. Pelleport-Bagnolet

Vocals, guitarscape – 4'10''

07. L'Arcane Sans Nom

Vocals, guitar, bass, synthesizer, drums 10'10''

01. My name

J'ai rencontré une fille dans la banlieue est de Berlin, qui refusait de me parler.

J'ai pris ma voix la plus douce. Je n'ai pas crié, ni souri.

Pourquoi tu ne veux pas me parler ?

Elle me dit un jour j'ai rencontré un homme qui avait le même prénom que toi

Depuis ce prénom est maudit

Je ne veux pas te parler.

Je lui dis :

Je me sens innocent, je veux savoir pourquoi mon nom est maudit :

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et en y repensant elle n'était pas la première

Qui est cet homme qui a le même prénom que moi ?

Qui est cet homme qui empêche les filles de me parler ?

Cette très jeune fille passait son samedi après-midi à Marzahn. Elle allait dans un magasin derrière les galeries qui vendait des vêtements noirs, des colliers à piques en métal, des bijoux magiques. Elle n'y achetait jamais rien mais près de la sortie il y avait un présentoir avec des flyers pour les soirées du week-end. Les papiers étaient violets, noirs, parfois d'un vert cadavérique. Et il y avait tout ce que la très jeune fille voulait savoir.

Où aller, à quelle heure, et combien ça lui coûterait.

Dans une de ces soirées elle a rencontré l'homme.

Il ne dansait pas.

Il lui disait va danser, je t'attends là. Et elle allait danser seule dans la foule. Et la foule ressemblait bien plus à une bagarre qu'à une

danse. Et chaque fois, la très jeune fille revenait blessée. L'homme la prenait dans ses bras et la consolait. Puis il la renvoyait danser.

Va danser, très jeune fille, je t'attends.

Et ses mains se posaient ensuite sur les ecchymoses de son visage et de ses épaules. Mais ses mains ne guérissaient rien.

La soirée a fini bien trop tôt. Dehors il faisait encore nuit et très froid, parce que c'était l'hiver. Le métro n'était pas encore ouvert, et elle ne pouvait pas rentrer chez elle. C'était un de ces quartiers de Schöneberg dans lequel on se perd souvent. Un endroit où personne n'habite. Elle était là, son corps allait se refroidir si l'homme ne lui proposait pas vite sa voiture et s'il ne l'emmenait pas quelque part.

Elle me dit mais là il n'y avait aucun papier qui disait

Où je devais aller, à quelle heure, et combien ça me coûterait.

Je commence à prendre peur, je lui demande qu'est-ce qu'il a foutu avec toi ce mec ?

Elle pleure et elle crie et crache. L'hôtel, elle me dit. Il a dit qu'il avait besoin de se reposer un peu après cette putain de boîte où ça pogotait. Qu'il y avait un endroit qu'il connaissait.

Je la regarde, j'attends.

Elle continue : dans la chambre il y avait une baignoire, j'ai dit au mec je vais prendre un bain.

Je ferme les yeux, je soupire.

Elle me dit j'ai fermé la porte mais pas à clé et il est entré dans la salle de bains, il a enlevé son tee-shirt et il est entré dans l'eau. Après il hurlait ce vieux métalleux et moi je fixais le verrou de la porte.

J'ai mal au cœur.

On est sur ce banc et la place est encore vide, elle regarde devant elle. Elle sort une cigarette, elle l'allume, elle me tend le paquet, non merci je dis, elle sourit.

Il portait le même prénom que moi ?

Elle hoche la tête.

La moitié de ma génération porte le même prénom que moi.

Je lui dis d'accord, ne parle pas. Ne dis rien. On reste là longtemps sans se toucher, ni se parler. Au bout d'un moment, je recouvre ses bras et son dos de plumes, d'ailes, ne dis rien, sois un oiseau le temps que tu voudras.

Le ciel finit par s'éclaircir. Le soleil se lève sur la banlieue est de Berlin. Le métro aérien se remet à fonctionner. Je regarde autour de nous, les gens qui commencent à passer et les rideaux de fer des magasins qui se lèvent. Je dis je ne vais peut-être pas partir, si je passe un ou deux coups de fil...

Non elle me dit.

Qu'est-ce que tu voudrais faire je lui demande. À quelques stations, il y a Mitte, Kreuzberg, Viktoriapark. La vie est pas mal ici peut-être. Ça la fait sourire.

Elle se lève et elle me fait un signe, elle y va.

Je pars, avec cette histoire, à Orléans, à Lyon, à Paris.

À Los Angeles, à Dublin, à Madrid.

Et chaque fois que j'annonce mon nom j'ai l'impression de lancer une malédiction, une incantation. Tout pourrait s'embraser.

Je lance le feu.

Ça commence par un branchement. Le bruit mat des câbles posés au sol, les raccords, les jacks, les DMX, et nos corps penchés qui se tendent vers la prise. D'abord : le courant. Tous les câbles dans les

coffres des bagnoles, dans les soutes des avions, du Michigan à l'Arkansas. Et il y a la fois où les plombs ont sauté et aussi la fois où une enceinte a cramé. À Liverpool ou Memphis. De la prise jusqu'aux amplis, venue de campagnes et de provinces poussiéreuses, de grandes plaines rouges, d'où est-ce qu'ils peuvent bien faire venir cette foutue électricité, de l'Alabama ou de la Calabre... ? À Paris, à Orléans, Londres, nos corps recouverts de jean et parfois peut-être de cuir sont tendus, chacun s'est arrêté, dans la salle, sur scène, derrière la console, pendant quelques secondes et tout à coup oui : ça sonne.

Derrière la scène, les quelques secondes de noir total. J'entends la rumeur du public.

Le monstre dans son antre.

Je ne sais pas si je respire ou si je ronfle.

Grace et Joe sont allés fumer une dernière cigarette, Polly fait des vérifs en régie et Jack règle l'itinéraire de demain.

Je ferme les yeux. Je retourne à Pelleport-Bagnolet.

Est-ce que je me souviens des couleurs ?

Non je ne crois pas.

Il n'y a que des ciels en noir et blanc.

Le vent un été tout à coup, j'ai sept ou huit ans. Y a toujours du vent maintenant, dit ma mère, c'est bizarre ce vent. Et moi tout petit, je me mets à avoir peur, qu'est-ce qu'elle a vu dans le vent ? Est-ce qu'elle a tiré les cartes, est-ce que le Pendu est sorti ou peut-être la Maison Dieu ?

Le vent et la chaleur tout le temps, la lumière forte et le jaune qui a fini par devenir blanc et qui s'est mis à refroidir lentement. Et plus tard ma mère qui dit tu es un monstre.

Mais Polly entre par la sortie de secours et dit oh là là il fait noir ici.

Et Joe dit OK les gars go !

Et Polly et Joe tirent mon corps des profondeurs, des mines, des fonds marins. La turbine, l'étincelle, le câble.

Je vois l'aube des projecteurs.

De tout petits points de lumière. Les bleus et les mauves de Joe. Des bleus qui ne seraient pas froids. Des bleus qui seraient orange finalement, des flammes de briquets.

Microcombustions partout devant moi.

Le soleil se lève.

Devant, le public comme un grand champ de coquelicots.

C'est une prairie de printemps, des pousses vertes qui cherchent la lumière du soleil et les heures chaudes. Tout est à la même taille et aucun n'a encore dépassé les autres. Plus tard il y aura des tournesols hauts de trois mètres et des plants de maïs. Pour l'instant le vent ne fait ployer personne et ne vous casse pas. Il caresse les petites herbes, et quand il souffle du nord tout est argenté devant moi.

Attention seulement aux averses et aux coups de tonnerre. Des phénomènes de plus en plus violents. Il n'y a plus de terre douce et tiède. Il n'y a que du très froid et du brûlant.

J'ai bu un verre de blanc, mes cordes vocales sont chaudes.

Pas de montagnes, pas de murs ou de villes.

Le ciel prend toute la place.

Je suis debout au milieu de la plaine, je me suis seulement lavé et habillé.